

Dr GÉRARD LELEU

Confidences d'un sexologue

Ce que mes patients m'ont appris

Ce que j'ai compris de ma vie

Les 7 secrets du bonheur au lit...

Comment je suis devenu
le médecin de l'amour

LE D U C . S
E D I T I O N S

Confidences d'un sexologue

Dans ce témoignage exceptionnel, le Dr Leleu dévoile ce qui se passe dans son cabinet, raconte sa vocation de soignant et ce que la vie lui a appris. Mâle-peur, réconciliation entre les hommes et les femmes, analyse du monde médical vu de l'intérieur, plaisir de l'autre... il raconte comment, d'anesthésiste, il est devenu le médecin de l'amour. Après avoir changé la vie de ses patients, le Dr Gérard Leleu, à travers ce livre, pourrait bien changer la vôtre.

D'abord anesthésiste, le Dr Gérard Leleu a décidé de devenir médecin généraliste pour se rapprocher des malades, puis s'est spécialisé dans la sexologie et la thérapie du couple, lorsqu'il s'est rendu compte que 80 % des malades souffraient surtout... de mal d'amour. Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Le Traité des caresses* (+ de 1 million d'exemplaires vendus), et de nombreux best-sellers aux éditions Leduc.s dont *Comment le rendre (fou) de vous* et *Comment la rendre (folle) de vous*.

ISBN 979-10-285-0079-5



19,90 euros
Prix TTC France

design : bernard amiard

9 791028 500795

LE D U C . S
E D I T I O N S

RAYON : DOCUMENT-MÉDECINE-SEXUALITÉ

**Confidences
d'un sexologue**

DU MÊME AUTEUR, AUX ÉDITIONS LEDUC.S

À vous le 7^e ciel, 2014.

Amour toujours !, 2014.

L'homme (nouveau) expliqué aux femmes, 2012.

L'art de bien faire l'amour, 2010.

Comment le faire jouir de plaisir et vice versa, 2010.

L'art de la fellation, l'art du cunnilingus, 2010.

La caresse de Vénus, 2009.

Comment la rendre folle (de vous), 2008.

Comment le rendre fou (de vous), 2007.

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS !

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez chaque mois :

- des conseils inédits pour vous sentir bien ;
- des interviews et des vidéos exclusives ;
- des avant-premières, des bonus et des jeux !

Rendez-vous sur la page :

ou scannez ce code :

<http://leduc.force.com/lecteur>



Découvrez aussi notre catalogue complet en ligne sur notre site :
www.editionsleduc.com

Enfin, retrouvez toute notre actualité sur notre blog : blog.editionsleduc.com
sur notre page Facebook : **Leduc.s Éditions**

Maquette : Patrick Leleux PAO

© 2015 Leduc.s Éditions

17, rue du Regard

75006 Paris – France

ISBN : 979-10-285-0079-5

Dr Gérard Leleu

Confidences d'un sexologue

Sommaire

Avant-propos	9
Introduction	
La femme qui pleure, ou comment est née ma vocation	11
Chapitre 1	
La mâle peur	25
Chapitre 2	
Être à l'écoute de l'autre	55
Chapitre 3	
Transformer la souffrance en amour	81

Chapitre 4	
De l'importance des caresses	111
Chapitre 5	
Le plaisir de l'autre	137
Chapitre 6	
L'amour, un chemin initiatique	151
Chapitre 7	
Aimer vraiment	187
Épilogue	
Impénétrables sont les voies du destin	203
Annexe 1	
Proposition pour une charte du nouveau couple	213
Annexe 2	
Manifeste de l'homme nouveau	217

*« Une fois né, l'homme n'est pas encore achevé ;
il doit naître une deuxième fois, spirituellement ;
il devient un homme complet en passant d'un état
imparfait embryonnaire à l'état parfait d'adulte...
L'humain arrive à la plénitude par une série
d'initiations successives. »*

Mircea Eliade

Avant-propos

Il y a peu de temps, j'ai découvert une photo de moi enfant. Je devais avoir trois ans environ. Si, pendant la plus grande partie de ma vie, je ne m'étais jamais vraiment aimé, ce gamin me ravit : il était souriant et grave à la fois, sensible et tendre mais résolu, habité déjà d'un rêve d'idéal. Alors une question a surgi en moi : « As-tu tenu les promesses de l'enfant ? Qu'as-tu fait de ses espérances ? » J'ai pris conscience que ce qui me retenait dans ce visage, c'était qu'il reflétait ma part de lumière, cette part de moi qui allait me permettre de traverser les épreuves du chemin et les nuits de mon âme sans y sombrer et, qui plus est, en m'apprenant à voir dans les douleurs une occasion de me dépasser, de m'agrandir, c'est-à-dire une manière d'y trouver un sens. Alors je pouvais répondre à l'enfant : « Tu vois, je vis toujours et j'ai accompli, malgré beaucoup d'erreurs, ce dont tu rêvais. »

Le grand travail d'une vie, c'est de passer des manipulations de notre inconscient à la prise de conscience de ce qui nous manipule, autrement dit de devenir une « conscience ». Le deuxième grand travail, c'est d'acquérir un don d'alchimiste, c'est-à-dire la faculté de transformer le sang en or, à savoir les souffrances en un état où l'on ne souffre plus, en amour en particulier. C'est possible si l'on sort du statut de victime, si l'on considère que dans toute épreuve il y a un cadeau et qu'elle est l'occasion d'évoluer vers le haut. Quant aux souffrances, il faut savoir que les pires viennent de l'intérieur, c'est-à-dire de notre part d'ombre – nos blessures d'enfance, nos peurs notre égotisme, notre possessivité, notre jalousie, notre manque d'estime de soi, etc. Au fond de nous, c'est une lutte perpétuelle entre notre ombre et notre lumière – *alias* notre âme. Il nous faut sans cesse agrandir notre part de lumière. Nos plus belles victoires sont celles que l'on remporte sur soi-même.

Si la spécialité d'urgentiste que j'ai assumée durant la première partie de ma carrière ne réclamait que des connaissances techniques, le rôle de sexothérapeute que j'ai assuré ensuite exigeait que je dépasse autant que possible mes blessures personnelles pour m'élever en conscience.

Introduction

La femme qui pleure, ou comment est née ma vocation

Elle est assise en face de moi. Elle pleure. Ses sanglots hachent ses mots, ses mots font redoubler ses sanglots. Son mari l'a trompée. Elle ne pleure pas d'une jalousie rageuse. Elle fond comme une petite fille qui voit ses rêves s'effondrer. Elle se délite comme une femme que quitte la vie. À ses yeux affleurent toutes les sources du monde.

Je suis en face d'elle de l'autre côté de mon bureau. Soudain je sens ma gorge se serrer, mes yeux se mouiller. « Je ne vais quand même pas pleurer, me dis-je. Si les médecins se mettaient à s'émouvoir devant toutes les misères du monde... » Alors je me lève, contourne mon bureau et, sans dire un mot, prends dans mes bras cette femme qui

perd pied, qui coule, qui se noie, aspirée dans les profondeurs du désespoir.

C'est la première fois que je fais cela. Elle ne me repousse pas. C'est vrai qu'elle est en train de fondre : son visage ruisselle, son corps semble en voie de dilution. Je la tiens quelques secondes dans mes bras ; elle se redresse, ses sanglots s'apaisent, elle soupire profondément. « Ça va », dit-elle.

Revenu à mon bureau, je regarde cette femme qui maintenant remonte à la surface et peut entendre ce que les ans m'ont appris : que chaque épreuve nous offre l'occasion de nous agrandir, que l'amour véritable est inconditionnel, c'est : « Je t'aime, point ! Même si tu ne m'aimes plus, même si tu en aimes un autre. » C'est certes mettre la barre haute, mais, à ce niveau de conscience, la souffrance n'existe plus.

Je ne lui ai prescrit aucun médicament – ni tranquillisant, ni antidépresseur – parce que je suis sorti de l'illusion qu'enseigne la Faculté : que les peines de l'âme se soignent par les psychotropes. Je lui ai dit : « On se revoit dans deux semaines, mais vous pouvez à tout moment m'appeler. »

Quand j'eus refermé la porte de mon cabinet, je n'eus pas à réfléchir sur les causes de mon émotion, ni sur la compassion qui m'avait poussé à vouloir la panser, la « sauver » jusqu'à la prendre dans mes bras. C'était, à soixante ans, l'aboutissement d'un long chemin semé de

bonheur autant que d'épreuves qui m'avait amené à être un médecin de l'amour et un homme fasciné par la femme. Je savais depuis longtemps que ce comportement était inscrit au plus profond de moi – dès le premier jour de ma vie : depuis la mort de Marie.

* * *

MARIE

Tout était parti d'une phrase : « Marie qui est morte en venant voir Gérard. » Cette phrase, chuchotée sur le ton de la confidence, j'ai dû l'entendre très tôt dans ma vie et à de nombreuses reprises mais sans en percevoir d'emblée la portée. Sans doute m'a-t-il fallu atteindre l'âge de trois ou quatre ans pour en saisir le sens et en éprouver une forme de culpabilité, la phrase devenant dans mon esprit : « Marie qui est morte à cause de Gérard. »

Ce n'est que des dizaines d'années plus tard, à la mort de mon père, que je découvrirai dans sa bibliothèque le document qui me donnera la clé de l'énigme. Car, dans ma famille et à cette époque, on ne répondait pas aux questions indiscretes des enfants.

Marie était réellement une « personnalité », par ailleurs très aimée de son immense famille : quatorze sœurs et frères dont elle était l'aînée, leurs épouses, époux, enfants. Sœur préférée de mon grand-père, elle voulait être la

première à voir le nouveau-né de Marcelle – ma mère –, c'est-à-dire moi-même, Gérard. Quant aux circonstances de sa mort, j'en ai appris assez pour pouvoir reconstituer les dernières minutes de la vie de Marie « qui est morte en venant voir Gérard ». Elle avait pris le tramway E qui menait de Lille à Ronchin ; un des arrêts de la ligne se situait juste en face de notre maison, mais de l'autre côté de la rue – rue où, à l'époque il ne passait que quelques rares voitures par jour, le trafic étant presque exclusivement hippomobile. Dans un bruit terrible de ferraille, le tramway descend le pont métallique. Marie se lève de la banquette, gagne la plate-forme où elle se prépare à descendre au prochain arrêt. D'une main elle se tient à la barre, de l'autre elle porte son sac et un cadeau : une brassière. Elle sourit en pensant à sa jeune nièce qui a accouché la nuit précédente et qu'elle vient visiter. Marie ignore que dans trois minutes elle sera morte. Le tramway stoppe dans un grincement d'acier, Marie pose un pied sur le marchepied, puis l'autre sur le pavé. C'est à ce moment que surgit une automobile – la seule à passer ce jour-là dans cette rue –, qui la happe. Le crissement des pneus ne couvre pas l'effroyable cri de la malheureuse. On la transporte dans la maison en face de l'arrêt, celle justement où habitent ma mère et son nouveau-né Gérard. Déposée dans le salon, elle y expire aussitôt. Il est quatre heures de l'après-midi. Je suis né à une heure trente, ce 28 septembre 1932.

Le jour où mes parents m'ont fait ce récit, ma vocation s'est confirmée : je soignerai les blessés en urgence.

Ainsi Marie inaugura le placard où, au fond de moi, j'allais cacher les femmes dont je me croirai responsable, voire coupable du noir destin. Ce qui engendrera en moi un besoin de réparation envers les femmes douloureuses et cette véritable fascination – cet amour – envers LA FEMME en général.

IRMA

Quelques années plus tard, en plein cœur de la Seconde Guerre mondiale, il y eut Irma. Irma était notre femme de ménage. Un jour où je me trouvais à ma leçon de piano, les sirènes retentirent et je passais ma leçon recroquevillé sous le piano avec ma professeur tandis que les bombardements se déchaînaient au-dessus de notre tête. Quand les explosions cessèrent, je regagnais ma maison, en traversant la zone dévastée, jonchée de cadavres et de blessés. Ma mère était sur le pas de la porte. « As-tu vu Irma ? », me demanda-t-elle aussitôt. « Non, pourquoi ? — Quand l'alerte a sonné, elle est allée au-devant de toi. » Mon père arriva bientôt. « Gérard vient de rentrer, lui dit ma mère, mais il n'a pas vu Irma ; elle est partie à sa rencontre quand l'alerte... » Mon père courut aussitôt vers la zone bombardée.

Il revint blême, le visage défait. « J'ai cherché partout, j'ai regardé toutes les têtes des blessés et des morts, je ne l'ai pas vue. Mais il y en a tellement » – silence, sanglots. Mon père prit ma mère à part, mais je l'entendis : « Il y a une femme qui est habillée comme Irma, mais je n'ai pas pu la reconnaître, cette femme a le visage arraché. » Je pleure d'un chagrin tellement profond qu'il ne fait pas de bruit. Je sais bien qu'elle est venue d'elle-même à ma rencontre, mais je me sens terriblement coupable...

Mon père partit alors chercher mes grands-parents qui employaient également Irma afin d'identifier formellement son cadavre supposé. De retour à la maison, ils parlaient à voix basse. « Son visage a été arraché par un éclat de bombe, c'est horrible. Mais c'est bien elle, on a reconnu sa médaille autour du cou, son alliance et les habits qu'elle portait. »

Trois jours plus tard eurent lieu les funérailles des victimes de ce bombardement dont la plupart habitaient Ronchin. Les cercueils occupent la moitié de l'église Notre-Dame-de-Lourdes, d'autres sont alignés sur le parvis. Il fait chaud. L'odeur de l'encens et les parfums des bouquets de fleurs ne couvrent pas les effluves pestilentiels émanant des liquides qui gouttent des cercueils et forment des flaques sur les dalles.

Dès l'église puis sur le parvis, dans le cortège et au cimetière, vole, chuchotée, la phrase infamante : « Irma, elle est morte en allant chercher Gérard à sa leçon de

piano.» Phrase qui me renvoie à celle qui m'obsède depuis ma petite enfance : « Marie qui est morte en allant voir Gérard. »

UNE VOCATION DE « SAUVEUR DE FEMMES »

Pendant la guerre, alors que nous habitons, mes parents, mes deux sœurs et moi, chez mes grands-parents, j'étais surtout entouré de femmes. Quand l'alerte nous réveillait, enveloppés d'une couverture nous descendions à la cave et nous nous installions. Bientôt, nous entendions, par le trou dans le mur, nos voisines faire de même : Madame D. et ses deux filles J. et Y. Quand elles avaient trop peur, elles venaient nous rejoindre et je me retrouvais au milieu de sept femmes : ma mère, ma grand-mère, mes deux sœurs (douze et quatre ans), Madame D., ses deux filles (treize et douze ans). En effet, mon père descendait rarement, disant que, s'il fallait nous déblayer, il le ferait mieux d'au-dessus ; mon grand-père, qui était sourd et n'entendait pas les bruits redoutables, restait à dormir dans son lit ; quant à Monsieur D., qui avait « fait la Grande Guerre », il s'abritait dans une tranchée qu'il avait creusée dans son jardin ; et, coiffé d'un casque, il s'y sentait plus en sécurité que dans une cave.

Là, dans la cave, les lumières s'éteignaient, on allumait les bougies. Alors survenait, s'amplifiant trop vite, le bruit

des avions, plus terrible encore car il s'agissait maintenant de « forteresses volantes », groupées en plusieurs vagues de dix, voire plus. Alors on se recroquevillait et l'on se serrait à nouveau les uns contre les autres. Et les femmes se mettaient à prier. Combien ai-je entendu de « Notre Père » et de « Je vous salue Marie » !

Un soir, au cours de cette terrible guerre, alors que j'avais dix ans, je rentrais de l'école au moment où une alerte retentit. Le tramway s'arrête, tout le monde descend, je cherche en vain l'abri, aussi je rentre dans la première maison ouverte : un magasin. Je n'ai pas le temps de gagner la cave que déjà les bombes tombent. Un bombardement vécu à distance, c'est déjà terrible, mais se trouver sous les bombes, c'est autre chose. Tant qu'on n'a pas été pris directement dans cette situation, on ne peut imaginer ce que c'est. Le bruit de l'explosion, ce n'est pas seulement un fracas qui vous assourdit, c'est une violence faite à tout votre corps, qui le secoue, le pénètre, le casse. Et le souffle qui s'ensuit, c'est le summum de l'horreur : une gifle immense d'une brusquerie incroyable qui vous fait osciller, engouffre de l'air dans vos tympanes à les crever et dans vos poumons à les faire éclater.

Fin d'alerte. Groggy, je sors sur le trottoir, le tramway flambe, de l'autre côté de la rue plusieurs maisons sont effondrées. J'entends des cris, je traverse la rue, ça vient d'un soupirail. J'y vais, je m'agenouille, je regarde

dans la cave : une femme est en contrebas, elle tend un bébé à bout de bras. « Ouvre la grille, ouvre la grille, dépêche-toi, je t'en supplie, l'eau monte, on va être noyés. » Je regarde de plus près, il fait sombre mais je vois des reflets, il y a vraiment de l'eau – une canalisation a dû être brisée –, je tire, je pousse sur la grille, tout en appelant à l'aide. « Tire, je t'en supplie, tire plus fort. » Je tire, je pousse, je secoue de plus belle, tout en criant. J'aperçois des secouristes, je hurle « Au secours, au secours ! » La femme me crie : « Prends mon bébé, prends mon bébé ! » Je regarde : l'eau arrive à sa bouche, je tends les bras à travers les barreaux de la grille, je saisis le bébé, je le maintiens, je sens que la mère le lâche, les deux hommes de la défense passive surgissent. Le bébé est sauvé, la mère a coulé.

Puis ce fut la Libération, pleine de liesse dans les premiers jours. Mais bientôt l'atmosphère devint lourde. On apprenait que telle ou telle personne avait été arrêtée par des hommes en armes : l'épuration sauvage commençait. Là encore, je vécus un événement qui ancrera en moi une certaine culpabilité envers le sort des femmes.

Un après-midi, alors que je jouais sur le trottoir de la maison, j'entendis une rumeur provenant du fond de la rue – c'était la rue principale de Ronchin – et j'aperçus au loin, du côté du carrefour Destoop, un rassemblement. Une troupe s'en détacha et se mit à descendre le pavé dans ma direction. Le long de son parcours, les habitants

s'alignaient. J'entendais des insultes fuser. Le cortège passa devant moi. Encadrées par des hommes armés, il y avait une dizaine de femmes dont les cheveux étaient tondu.

Ayant dépassé de peu la maison, le cortège s'arrêta, un homme alla chercher une chaise dans le cabaret du coin. Les femmes tondues durent y grimper tour à tour. De l'escorte et de quelques personnes dans la foule montèrent huées et insultes. Il y eut même des crachats. Dépouillées de leur chevelure, ces femmes devaient se sentir infiniment nues. Les unes avaient un regard effrayé et suivaient avec angoisse l'agitation autour d'elles, s'attendant au pire ; d'autres avaient un regard absent, comme si elles s'étaient réfugiées dans un ailleurs. J'étais bouleversé, j'avais la gorge douloureuse d'être serrée et de retenir mes sanglots.

Alors un homme attrapa la chemise d'une femme juchée sur un tabouret, tira, déchira, dégageant l'épaule puis le sein. À ce moment où la révolte culminait en moi, une main ferme se posa sur moi et me fit rentrer à la maison. C'était mon père. Mais la foule commençait à se retirer. Comme d'habitude mes parents ne me donnèrent aucune explication. Mais j'entendais les adultes dire que ces femmes « avaient couché avec des Boches ». Les gens qui haïssaient ces femmes leur reprochaient d'avoir pactisé avec l'ennemi pendant que nos soldats étaient prisonniers ou que certains de nos

hommes faisaient de la résistance. Plus tard, j'eus un autre point de vue : il devait y avoir de belles histoires d'amour entre des femmes françaises et des hommes allemands, comme le montre le film *Hiroshima, mon amour* d'Alain Resnais. D'autre part, les femmes peuvent aussi considérer que la guerre est une absurdité, un jeu stupide qui ne concerne que les hommes, leur instinct agressif et dominateur. Et qu'elles n'ont pas à payer pour les erreurs du patriarcat.

Cette scène m'a ému profondément. Je ne l'évoque jamais sans avoir la gorge serrée et les larmes aux yeux. Avec la mort de Marie et d'Irma, elle a déterminé ma vocation de « sauveur de femmes ».

Ma vocation première était d'écrire. J'avais des prédispositions : j'étais bon en « rédaction » et j'avais de l'imagination au point que je pouvais inventer chaque soir des histoires pour mes sœurs et mes petites voisines. Je serai journaliste, décidai-je très tôt, mais mon père m'arrêta d'une phrase : « Si c'est pour faire les chiens écrasés... ! » Là-dessus la guerre éclata. Les centaines de blessés et de morts dont elle joncha ma route m'inspirèrent le désir d'arrêter le sang qui coule, de réparer les chairs ouvertes, d'apaiser les douleurs. Et il y avait au fond de moi ces deux femmes que j'imaginai ensanglantées : Marie « qui est morte en allant voir Gérard », heurtée violemment par une voiture, et Irma « qui fut tuée en allant chercher Gérard », le visage arraché par un éclat de bombe. De

toute façon, j'aimais depuis toujours panser les genoux écorchés de mes sœurs et les oiseaux blessés. Je serai médecin.

* * *

Je veux par-dessus tout rendre hommage et gloire aux femmes que j'ai rencontrées sur mon chemin : les amoureuses qui ont illuminé mes jours, les amies qui ont été de précieuses consolatrices et de sages conseillères, les patientes qui m'ont donné leurs confidences et enrichi de leurs problèmes. Les femmes me fascinent quand elles sont elles-mêmes, quand elles sont « autre », en accord avec leur génie propre. Plus proches, plus respectueuses de la vie, elles sont les civilisatrices de ce monde barbare.

On me dit « sexologue ». En réalité je suis « amourologue ». Ce qui me passionne, c'est l'amour, cette relation si particulière, si mystérieuse entre deux êtres qui rend tellement heureux ou si malheureux. La sexualité m'intéresse en tant que relation.

Je suis aussi « érotologue ». Au fil de ma carrière, je me suis aperçu que ce qui entravait le bonheur sexuel n'était pas tant les pathologies – l'éjaculation prématurée, l'impuissance, la frigidité, le manque de désir –, elles ne concernaient qu'un petit pourcentage de gens, ceux qui consultaient, mais c'était ce que j'ai appelé « l'incapacité

INTRODUCTION

érotique », c'est-à-dire l'impossibilité d'offrir à son (sa) partenaire le meilleur des plaisirs (sans doute par manque de traditions érotiques dans notre civilisation empêtrée depuis deux millénaires dans le « péché de chair »). Cela concernait tout le monde mais personne ne consultait pour ce motif. C'est pourquoi j'ai décidé d'écrire des traités d'érotisme.

Chapitre 1

La mâle peur

Gaëtan est « tombé » amoureux de Diane. « Tombé » ? Non, il a été emporté au zénith par amour pour elle. Il vit dans cet état de grâce qui caractérise les débuts d'une belle rencontre, état tellement fabuleux qu'on le croit un cadeau du ciel ou l'effet d'un philtre. Son âme vibre plus fort que son corps, c'est de l'adoration pure.

Toutefois, Gaëtan non plus que Diane ne sont des anges, et un après-midi d'été ils se sont retrouvés nus l'un contre l'autre. Je ne sais plus si c'était dans un pré ou dans un sous-bois. Lui était fasciné par la beauté du corps de son aimée, au point qu'il se serait bien prosterné devant elle. Mais l'appétit est venu ; il l'a embrassée et caressée sur tous les pleins et les déliés. Elle, de même.

Alors le vertige les a pris, elle a ouvert les jambes, il s'est placé entre elles. Et ce fut la panne : l'érection n'était pas au rendez-vous. Diane lui a dit quelque chose comme : « C'est pas grave, mon amour. C'est parce que tu es trop anxieux à cause de ton concours ! » Le plus souvent les femmes sont gentilles. Mais ce ne fut pas suffisant pour rendre à Gaëtan sa vigueur.

Face au « fiasco », la réponse la plus géniale fut celle prononcée par une maîtresse de Stendhal. « Nous parlions ce soir de “fiasco” à l'état-major du général..., cinq très beaux jeunes gens de vingt-cinq à trente ans et moi. Il s'est trouvé que nous avons tous fait “fiasco” la première fois avec nos maîtresses les plus célèbres. » Que dit alors sa maîtresse à Stendhal ? « Mon ami si c'est votre façon de me dire que vous m'aimez, je vous en remercie¹. »

Gaëtan était trop sensible et trop amoureux pour qu'aucune parole de réconfort ne le sorte de sa défaillance – que du reste on n'appelle plus « impuissance » mais « dysfonction érectile » – aussi persista-t-elle un certain temps. Le « Viagra » et autres « inhibiteurs de la phosphodiesterase » n'existant pas encore, je lui prescrivis une gélule contenant des extraits de plantes qui se révéla efficace. Sans doute n'avait-elle pas agi par ses seules vertus pharmacodynamiques mais en réassurant l'homme : en effet, c'est

1. Stendhal, *De l'amour*, Éditions Gallimard, Folio.

l'appréhension de ne pas bander qui fait débander ; au lieu de partir au « combat » démuni et la peur au ventre, Gaëtan s'était senti armé.

LE FIASCO

La survenue d'une difficulté érectile, si elle est humiliante sur le coup, se révèle dramatique pour l'homme quand elle se prolonge. C'est son statut de mâle qui est alors en jeu et la qualité de sa vie même. Dévalorisé, privé des bienfaits du plaisir, anxieux, l'homme finit par entrer dans un état dépressif qui le conduit à se droguer : médicaments (antidépresseurs et anxiolytiques), alcool, stupéfiants, autant de poisons qui ne feront qu'aggraver ses défaillances sexuelles et sa détérioration mentale. Son couple périclité. Le suicide n'est pas rare.

Les tourments, voire le désespoir des hommes atteints de difficultés érectiles sont autant dus au fait de ne pas pouvoir jouir eux-mêmes que de ne pas pouvoir faire jouir leur partenaire. En jouissant lui-même, l'homme sait instinctivement qu'il bénéficiera des bienfaits que procure le plaisir (détente physique et psychique, réduction du stress, voire une certaine euphorie), bienfaits indispensables pour atténuer la terrible condition humaine cousue d'angoisses, de douleurs et de peurs. Quant à faire jouir sa compagne, l'homme y tient par

amour – la faire bénéficier des vertus du plaisir – et aussi par peur : une femme insatisfaite n'est-elle pas virtuellement une femme infidèle ?

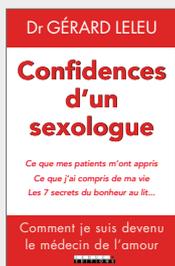
Les moyens de combler une femme sont infinis tant celle-ci est riche de multiples sites érogènes au niveau de sa peau, de ses seins, de sa vulve, sans oublier son clitoris, si généreux qu'il lui offre à tous les coups – si j'ose dire – l'extase. Mais le mâle n'a qu'une idée : faire jouir le vagin, c'est pourquoi en cas de panne il est très démuné. Ici, je viens à son secours en lui préconisant, en attendant de retrouver toute sa force pénienne, de combler son aimée grâce à « la caresse vaginale », un geste méconnu ou mal pratiqué et pourtant une merveille quand il est offert avec art et amour : elle consiste à stimuler avec les doigts les différents points de la « constellation vaginale ». Je décrirai plus largement cet art au chapitre suivant.

Il faut aussi que les hommes sachent que les femmes sont moins obsédées qu'eux par l'intromission vaginale et que c'est déjà un grand bonheur pour elles d'être prises dans les bras, serrées, caressées et enveloppées de mots d'amour.

J'avais moi-même été victime d'un fiasco avant d'être savant en la matière, ainsi je comprenais bien le désarroi de mes patients.

* * *

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Confidences d'un sexologue

Dr Gérard Leleu



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

L E D U C . S
E D I T I O N S